

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

REDACTEUR: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Published at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN SOMMAIRE.

- Supplées à Travers les Ages. Jean Sannaille, Oclchers. A un Mouchoir, poésies. La Phrase immortelle. Trois inconnues. Un accident de chemin de fer raconté par Charles Dickens. Madame Sainte Eulalie à Futil. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

La solidarité en France.

Les départements du Midi sont éprouvés par de violents orages, dont les ravages sont malheureusement accablés par la détresse causée par la mévente des vins. Dans cette circonstance comme dans toutes celles où une fraction de la famille nationale se trouve frappée, le reste de la France apportera son aide fraternelle aux victimes des éléments. Déjà, il y a quelques jours, des désastres analogues ont affligé les environs de Perpignan. En envoyant les premiers secours, M. Clémenton a cru devoir faire remarquer aux intéressés que la solidarité nationale n'était pas sans avantages, et que le paiement régulier de l'impôt avait du bon. En effet, si toute la France avait raisonné comme les départements fédérés, on n'aurait pas eu de ces catastrophes administratives qui ont été partout entravées, si la France avait été généralement plus sage, les ministères du Midi auraient pu appeler tous les récepteurs du monde à la rescousse, ils en seraient parvenus à leur fin. Les fougueuses déclarations et les meetings monstres ne changeraient rien à cette triste situation que les habitants d'un même pays sont liés par une solidarité qui n'est pas seulement sentimentale, et que ceux qui répudient cette solidarité quand ils croient avoir à se plaindre de l'impôt qu'ils ont bien assez de s'en réclamer aux premiers mauvais jours. Les manifestants qui ont brisé la préfecture des Pyrénées-Orientales, saboté les lignes télégraphiques et occasionné un pays de dépenses de plusieurs millions pour rétablir l'ordre dans la Narbonne, peuvent faire aujourd'hui la réflexion que ces millions ainsi gaspillés trouveraient un meilleur emploi à lutter contre les

accidents climatiques. La légalité et le respect de l'autorité sont des vertus économi- ques. Nous en dirons autant de respect des propriétés. La Confédération générale des Vignerons se mêle maintenant de contrôler les prix auxquels chaque propriétaire vend sa récolte. Ceux qui la cèdent à trop bon marché sont menacés d'avoir leurs vignes dévastées, et la menace a déjà été suivie d'exécution. Ce n'est pas encore cette belle tactique qui enrichira le Midi, et il faut plaindre cette malheureuse région qui aggrave à plaisir les difficultés de sa situation, et qui cherche partout, sauf le travail réfléchi et ordonné, un remède à des maux d'ailleurs réels, mais qui demanderaient un autre médecin que le docteur Ferroul.

Une intellectuelle japonaise.

Le "Japan Times" trouve assez absurdes les coutumes, au sujet du mariage, et estime que les fiançailles ne permettent nullement aux futurs époux de se connaître l'un l'autre. La coutume japonaise, d'après laquelle le mari est choisi par les père et mère, parents ou même amis, quelque barbare qu'elle puisse paraître aux Occidentaux, ne donne, dit-il, pas de plus mauvais résultats que les procédés de l'Occident. Il faut, toutefois, que les parents ne fassent pas un usage intelligent de leur autorité. Un de ces derniers soirs, des agents de police remarquèrent une jeune femme qui se promenait pensivement dans la rue qui domine la mer, à Yokohama. Arrêtée et présentée de questions, elle déclara être mariée depuis quelques mois à un riche fermier, mais, ayant reçu une instruction soignée, elle n'aurait pas voulu être la femme d'un fermier. Malheureusement, ses parents en avaient décidé ainsi. Plutôt que de continuer cette existence, elle avait formé le dessein de se noyer. La police la remit aux mains d'un de ses oncles. On trouva sur elle une feuille de papier sur laquelle elle avait écrit: "On ne peut pas aimer un mari qui n'a aucune idée."

Voyages d'autrefois.

Un article de M. de Gallier, dans la "Revue", donne des détails sur la façon dont voyageaient nos pères: les gens de médiocre fortune prenaient le coche, qui devint, sous Louis XVI, la diligence, et où le prix fut à l'origine de 16 sous par lieue de poste. Les gens du bel air voyageaient en chaise de poste, et plus tard en berline. C'est en berline que Louis XVI alla à Versailles, les Polignac et bien d'autres émigrèrent. C'est dans une berline, où l'on pouvait faire un lit, et qui portait sur le devant une table à tiroirs et une pendule, que Napoléon allait en deux jours et demi de Paris à Saint-Claude. Les routes et les auberges étaient deux périls. En Lorraine, en 1790, le cheval d'un officier, en grattant le sol de l'écurie, détéra un cadavre: on en découvrit cinquante, qui étaient ceux de voyageurs assassinés. A Lorient, le 28 avril 1796, le courrier de Lyon était, comme on connaît, arrêté, et deux hommes tués; près de Langres, vers le même temps, les voyageurs étaient laissés nus, attachés à des

"Fourniture d'Huîtres aux Familles", Dit le Marchand d'Huîtres. "Fourniture d'Oysterettes aux Familles", Dit l'Épicier. Et tous deux se trouvent d'accord sur ce qu'il y a de bon dans la vie Oysterettes. Le biscuit-huître avec le goût de cette dernière, toujours cassant et frais dans des paquets inaccessibles à l'humidité. 5c NATIONAL BISCUIT COMPANY

Conte Persan.

Une bande de voleurs s'était établie au sommet d'une montagne après avoir défilé l'armée du sultan. Les brigands gardaient les défilés, interceptaient les communications et les habitants des contrées voisines étaient en proie à la terreur. Les grands du pays se rassemblèrent pour délibérer. L'avis général fut que si ces bandites se maintenaient encore quelque temps dans leurs positions, ils y deviendraient insupportables. Un sage émit à ce propos quelque pensée qui frotta grande impression: "L'arbre qui vient de prendre racine, dit-il, peut bien être arraché par un cocher, mais si tu le laisses croître, tu n'en viendras pas à bout, fait ce avec l'aide d'un char attelé de bœufs." Il dit encore: "On peut, avec une simple poutre, se rendre maître de la source d'un fleuve; mais quand le fleuve coule à pleines bords, on ne le traverse pas avec un éléphant."

Une Sultane française.

Sait-on que les deux Sultans du Maroc, celui de Fez et celui de Marrakech, qui se disputent actuellement le pouvoir, sont d'origine française? Ils descendent d'une jeune fille de Calvi nommée Davis. Franceschini, qui, en 1795, avait été capturé par des pirates sur les bords de la Corse. Elle avait alors douze ans à peine. Elle fut conduite à Fez où on la vendit à un ministre de la cour, qui en fit présent au sultan du Maroc. Davis devint la favorite et donna naissance à un fils qui succéda à son père sur le trône du Maroc.

Conte Persan.

Parmi les brigands il y avait un adolescent "en qui les fleurs de la belle jeunesse venaient à peine de se lever". Un de ses vifs alors s'élançant jusqu'à terre balaie le pied du tronc du prince et supplie: "Cet enfant n'a encore mangé aucun des fruits du verger de l'existence, et n'a retiré nul avantage des prières de sa jeunesse. J'ose espérer de la générosité sultane et de la royale bonté de Votre Majesté, qu'elle imposera une obligation à son serviteur en lui obligeant de donner cette jeune vie." A ce discours, le Roi fronça les sourcils et répondit: "Celui dont la nature est mauvaise ne se laisse pas pénétrer par les rayons lumineux des gens de bien. Il est préférable d'acquiescer cette race, car éteindre le feu et en consacrer la proie, tue la vipère et gâche der ses poisons, ce n'est point là le fait d'un sage." "Lors même que les nuées laissent tomber pleuvoir l'eau de la fontaine de vie." "Jamais tu ne mangeras de fruits que si tu n'as mangé pas du sucre de rosmarin de marais." Mais le vizir ayant un respectueux silence, le sultan, s'adressant à lui jusqu'à ce qu'on lui eût apporté à verser le sang du jeune voleur.

Conte Persan.

Je fais grâce, dit-il, bien que je n'en voie pas l'utilité. — Ignorez-vous qu'on ne doit pas compter comme un vil et sans ressource un ennemi impressionnant, ainsi que le dit "Zal au bon Rastain, son fils"? "J'ai vu souvent de l'eau qui, parvenue à sa source, à un faible ruisseau, se transformait en un torrent, et se précipitait plus loin, chassant les bagages." "Mais le vizir, confiant dans la puissance de l'éducation, combla de caresses et de bienfaits le jeune homme. Celui-ci eut des maîtres habiles qui lui enseignèrent à bien parler et à bien répondre. Il apprit tout ce qu'exige le service des prin-

Autographes.

On s'est disputé, dans une récente vente d'autographes à Leipzig, quelques lettres de Guillaume II et de Bismarck. Celles de l'Empereur offraient aux collectionneurs un certain intérêt. L'une d'elles en effet, écrite en français, était adressée au roi Humbert, pour l'inviter au baptême du Kronprinz; une autre portait comme inscription: "A ma chère grand-maman, de la part de son petit-fils Guillaume." La première atteignit péniblement le prix de 65 marks; la seconde fut vendue 50 marks. Celles de Bismarck, par contre, furent poussées jusqu'à 800 et 1,000 marks. La comparaison dut être, sans doute, quelque peu cruelle à l'égard du Kaiser, qui ne s'attendait pas, sans doute, à ce que la cote des autographes offrit à son vieil et terrible adversaire, cette malicieuse petite revanche posthume. Et peut-être que s'il vivait encore, on aurait mieux gardé ses lettres!

THEATRES.

Les mélomanes étaient en nombre hier soir à l'Orpheum, sous le Sextuor de la Scala et il eût été frénétiquement applaudi, et c'était justice, car il a chanté plusieurs morceaux de "Lucie de Lammermoor", de "Rigoletto", du "Trouvère" avec un ensemble remarquable. Les comédiens et tous les autres sujets de la troupe ont eu aussi leur bonne part des applaudissements. Matinée aujourd'hui.

CHRONIQUE.

Ceux qui aiment les émotions fortes en trouvent au Crescent, car "Strongheart" ne les mène pas au spectacle. L'artiste principal, Edgar Selwyn, n'a pas d'égale dans le rôle du héros indien. Il y aura foule à la matinée de ce jour.

Education du nègre Lewis Young.

Edgar, Lne, 11 octobre.—Lewis Young, le jeune nègre qui dans la journée du 20 septembre avait criminellement assailli Mme Louis Barre, a été pendu ce matin dans la cour de la prison de paroisse, à Edgard. La trappe s'est abaissée à 12:57 heures et quelques minutes plus tard le corps constatait la mort. Au moment où le capuchon noir était rabattu sur sa face Lewis a prononcé ces mots: "Oh Seigneur, ayez pitié." Plusieurs centaines de personnes ont assisté à l'exécution. La population est restée calme et il n'y a eu aucune sorte de démonstration.

Mme Chadwick.

Columbus, O., 11 Octobre.—Emile Hoover, le fils de Mme Cassie Chadwick, a fait des arrangements aujourd'hui pour la translation des restes de sa mère à Woodstock, Canada, où ils seront enterrés. Le corps est exposé à un établissement de pompes funèbres et il sera permis au public de le voir cet après-midi.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris. 12.00 par an; 60 cents par mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris. 40.00 par an; 81.50 par mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner ont l'adresse aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAIRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INEDIT

Par Daniel Lesueur

TECHNIQUE PARTIE

Madame l'ambassadrice

UN COMPTABLE DE PAUVRES.

Il fit semblant de l'ignorer, son regard posé à terre, ses yeux jaunes à demi-clos, l'air détaché des singeries qu'on lui imposait, et dont il sentait l'humiliation. Mais son dompteur, toujours couché sur lui, continuait à le tracasser. Néron pensa qu'il valait mieux en finir, pour recevoir plus vite le quartier de viande qu'on lui offrait à la sortie. Il ouvrit donc, avec un soupir éternel, sa formidable mâchoire, et lâcha, en laissant le ch-à-bouclé du monsieur aux brandebourgs. Des petits cris partirent des gradins. Les femmes devenaient pâles à voir le visage dont elles réalisaient secrètement entre les crocs formidables du fauve. Quelle minute! Otto avait très précisément de quelle émotion palpitait les délicieuses spectatrices. Leur désir palpait autour de son front en perle, se confondait avec l'haleine moite du lion, et la lui faisait trouver presque carressante. Quand il se releva d'un bond, déployant sa haute taille, faisant valoir les lignes admirables de son buste, de ses jambes, sous le collant du drap, et se coiffant ses lourds cheveux sombres, il crut sentir sous la semelle de sa botte, appuyée au flanc de Néron, à force la chair sauvage du fauve et

les belles chairs, fines, parfaites, frémissantes, de toutes ces femmes, qui se fessent jetées, elles aussi, tapis vivant, à la place de la brute heureuse, pour être meurtries et carressées par lui. Après la séance avec Néron, il y eut des évolutions d'ensemble. Toute la ménagerie d'Otto Perkwowicz défila dans les cages, et, finalement, se réunit dans la plus grande, après y avoir, individuellement ou par groupe, exécuté les tours qui composaient son répertoire. C'était une collection de bêtes enrouées, bêtes dressées, que le dompteur dirigeait avec audace et surtout avec adresse. Otto ne manquait pas d'une certaine expérience professionnelle. Mais il possédait plus encore l'art de tromper l'œil et celui de la mise en scène. Grâce à son habileté, à sa souplesse, à la vivacité, à la précision fondoyante de ses mouvements, qui le faisaient plus félin que tous ces félins alourdis par l'écouvage, grâce surtout à cette perfection plastique, enchanteante des yeux, au moyen de laquelle il éblouissait et dépitait, le dompteur transformait en des scènes épiques ses exercices les moins dangereux. Ce jour-là, dans ce cadre incomparable de Colisée, son succès fut tel que le gémissement des lions mêmes se transformait en un bruit de char de guerre antique.

Le souffle bestial des jeux ornaux se ramena dans la ruine aux sanglants souvenirs passés sur cette foule moderne, fit frissonner les dentelles les, linons et les mouselines soyeuses spectatrices aux yeux cernés, aux lèvres sèches, — ours artificieuses aux névroses mieux dissimulées, des Popées, des Domitias et des Faustines. Le fait qu'Otto Perkwowicz ne tirait aucun bénéfice de cette représentation, mais donnait à des malheureux lemontant considérable de la recette rapportait le belluaire de son public, mettait un lien de courtoisie entre lui et les plus happés de ces camps, assis là sur l'ancien "podium", le premier rang, jamais réservé à la maison de l'empereur. Ainsi l'ovation qu'on lui fit tint du délire, lorsque, après avoir disparu un moment, pour laisser s'accomplir la manœuvre du ballon, il reparut, suivi par Didon, pour monter dans la nacelle. La terrible lionne, au muflon noir, à la queue et aux pattes également noires, représentait le trait d'union la femelle fatale de la troupe. Tout de suite les spectateurs l'avaient prise en antipathie. Si l'on doit juger la gent animal sur l'apparence, Didon méritait sa mauvaise réputation. Outre son physique reborné, féroce; ses babines de charbon

méchamment retroussées à tout propos sur ses crocs d'ivoire, et la puissance redoutable de sa massive musculature, elle avait coutume de se laisser aller à de fréquents éclats de rire elle se voyait éffroyable, qu'elle faisait entendre à chaque instant. Jamais elle n'avait consenti à exécuter aucun de ses tours sans jurer, lancer des coups de griffes dans le vide, et agir à déchirer le tympan. Finalement, elle sautait dans un cerceau comme le plus docile des caniches. Mais on gardait l'impression qu'elle y consentait pour la dernière fois, et qu'à la prochaine, le dompteur serait dévoré. A cause de ces qualités inestimables, Otto Perkwowicz, qui ne l'avait pas capturée en Abyssinie, comme il l'aurait, mais l'avait achetée au marché d'Anvers, la paya un prix fou. Didon, au fond pas mauvaise personne, était de ces bêtes qui ont la renommée d'un dompteur. Quand la foule de Colisée, qui venait de la voir à l'œuvre constata qu'il fallait la pousser à coups d'épée vers la nacelle du ballon, et que six garçons de cage n'y suffisaient pas, tout le monde, en un instant, fut debout: — Pas Didon!... pas cette lionne!... criaient deux mille voix. — C'est de la folie!... Vous vous ferez dévorer!... cla-

maient quelques-uns pathétiquement. — Allons nous-en! Je ne peux pas voir ça!... Partons!... braillaient des femmes, qui se gardaient bien de quitter leur place. Si tous ces gens n'avaient pas été persuadés que leurs protestations surexciteraient l'orgueil du dompteur et le piquaient au jeu, ils n'eussent pas manifesté si véhémentement. Pas un parmi les plus effarés, qui ne grillât de voir s'élever l'étriot panier contenant un être humain en compagnie du plus dangereux animal féroce. Otto, debout dans l'arène, fit un geste gracieux de la main. Ce geste disait sa gratitude, son émotion, mais aussi sa détermination bien arrêtée. Il prit une légère badine, convulsivement ses aides, sauf ceux qui maintenaient la nacelle, et s'élança vers Didon. On crut sa dernière heure arrivée. La bête cracha vers lui comme un chat en colère, mais avec un rugissement qui sembla faire dégringoler quelques pierres de l'immeuble ruine, et se répéta mille fois sous les volées. Elle ramassa son corps nerveux, les pattes crispées, dardant sur l'homme les miroirs d'or de ses prunelles. — Voyons, Didon... ma petite fille... dit le dompteur. Sa voix volée, caïlée, fut

entendue de partout, malgré qu'il eût parlé bas, dans le grand orque, figé de silence. Elle pétra, cette voix dans des coeurs féminins affolés. C'étaient des mots d'amour qu'il adressait à la lionne. Il essayait de charmer la terrible bête avec les mêmes inflexions prenantes dont il devait étouffier les tremblantes pudeurs à des moments dont il suggérait l'ivresse. Didon, ignorant des neurasthénies humaines, gardait le bel équilibre de sa fureur justifiée. Elle ne s'adonnait pas jusqu'à entrer dans l'incompréhensible panier, que l'on penchait devant elle pour lui en faciliter l'accès. Mais, brusquement par surprise, le dompteur fut tout près d'elle, ayant prévenu par son propre bond celui de la bête. Il la cingla d'un coup de crachats, et, en même temps, plaça le poing gauche contre son muflon, par un mouvement de défi. Les membres de la lionne se tendirent. Elle s'aplatit contre le sol, terrassée d'une façon singulière. Vivement les valets approchèrent la nacelle. D'autres, sur un signe d'Otto, accoururent du fond de la piste. La lionne, en rampant, ou poussée par eux (car on distinguait mal à travers le groupe et la rapidité de l'action) s'insinua dans la nacelle, qui, aussitôt, fut